



**Des réseaux sociaux à l'occupation sur le terrain.
Ethnographie (très) participante de l'occupation de La
Défense avec le collectif des Indignés (" Démocratie Réelle ")**
Emmanuel Ruzé

► **To cite this version:**

Emmanuel Ruzé. Des réseaux sociaux à l'occupation sur le terrain. Ethnographie (très) participante de l'occupation de La Défense avec le collectif des Indignés (" Démocratie Réelle "). Multitudes, 2012, 50, pp.96-106. <hal-00995130>

HAL Id: hal-00995130

<https://hal.science/hal-00995130v1>

Submitted on 22 May 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Des réseaux sociaux à l'occupation sur le terrain. Ethnographie (très) participante de l'occupation de La Défense avec le collectif des Indignés (« Démocratie Réelle »)

© Emmanuel Ruzé

Je propose ici le produit d'une ethnographie participante de l'occupation de La Défense par le collectif « Démocratie Réelle », sans exclure toutefois l'usage de sources numériques. Je présente des éléments chronologiques et sociologiques et analyse un certain nombre d'éléments nécessaires pour comprendre la viabilité de l'occupation, l'organisation, la communication, la gestion des forces de l'ordre. Je mets en perspective ces éléments et les résultats de l'opération.

Emmanuel Ruzé est enseignant-chercheur en sciences sociales. Il a obtenu son doctorat voie économie et sciences sociales à l'Ecole Polytechnique en 2009, avec une thèse portant sur la gouvernance des biens communs numériques, en particulier l'articulation des modes d'organisation open-source et open-content, dans la communauté open-source WordPress. Ses travaux ont été publiés entre autres dans *Entreprises et histoire* et présentés lors du colloque en l'honneur d'Elinor Ostrom, Prix Nobel d'économie de 2009. Il s'intéresse à l'économie politique, aux théories des organisations, aux communautés et collectifs de l'Internet (collectifs de militants, communautés open-source, Wikipedia) et aux systèmes d'information. Il a enseigné ou enseigne entre autres les systèmes d'information, la théorie des organisations, la sociologie des NTIC et l'économie, à Paris Ouest La Défense, l'Ecole Polytechnique, Telecom ParisTech, et l'ISTEC.

Introduction

Etudier un tel terrain est une idée incongrue dans le milieu de l'économie et de la gestion. C'est aussi, peut-être, risquer de se mettre au ban de la « communauté académique ». J'avais effectué une première observation devenue participante « pour voir » le 19 juin 2011, lors d'une des premières manifestations des Indignés ; j'avais en effet fini par tenir la banderole de tête pendant ¾ d'heure pour donner un coup de main. J'avais été informé ensuite de l'existence de l'opération en suivant les informations proposées sur la Toile par les collectifs qui luttent contre l'exploitation le gaz de schiste, un autre collectif qui suscite mon intérêt. J'avais également par hasard lors de mes errances sur la Toile écouté la suggestion de Frédéric Lordon de l'Association Française d'Economie Politique (AFEP) à occuper La Défense. Ce spécialiste de macroéconomie affirmait qu'occuper l'un des lieux emblématiques

de la finance et du pouvoir était l'une des choses les plus « en pointe » qui soient pour les dénoncer. Je m'étais dit que les membres du monde académique devaient faire aussi autre chose que de l'enseignement et de la recherche, même parmi les économistes « hétérodoxes » déjà engagés, et établir des relations avec d'autres collectifs, comme il était demandé lors du congrès de l'AFEP de 2010.



Le début de l'occupation le premier jour, vers 17h, et les premières charges des forces de l'ordre qui voulaient arracher les tentes.

Il s'agissait d'une prise de risque, d'un terrain sur lequel je me suis lancé « à chaud », sans être sûr de poursuivre, d'une opportunité à tenter, sans savoir où cela me mènerait. Je sentais toutefois que cette occupation aurait une importance historique minimale.

Au-delà de ces éléments d'économie politique, mon idée de recherche était de continuer à examiner des formes de collectifs s'organisant sur Internet. Ce terrain était un magnifique exemple d'auto-organisation et d'articulation entre action « en ligne » et « action directe ». Ma démarche a relevé de l'ethnographie économique, mais sans a priori théorique. Mon présent questionnement serait de se demander pourquoi une telle opération a été viable pendant une durée significative ; c'est quasi miraculeux, dans un contexte défavorable et face aux interventions policières.

Quelques considérations méthodologiques et caractérisation de mon insertion sur le terrain

Ce type de démarche soulève la question de la place du chercheur, qui, normalement, doit rester neutre ou faire comprendre qu'il peut ressentir les sentiments animant les personnes se trouvant sur son terrain. Mais comment rester neutre lorsque les camarades se font molester ? Il a aussi envie de chercher son sac de couchage, sa couverture de survie et d'aller passer la nuit à la belle étoile après une charge violente, comme les autres Indignés. C'est là un sujet de réflexion parfaitement justifié et souligné par les sociologues du réseau thématique RT 21 « mouvements sociaux ». Par ailleurs, un chercheur en sciences sociales

vient aussi avec ses propres motifs d'indignation et doit subir quelques contraintes (se faire filmer, subir des formes de violence, investir dans du matériel de survie).

Une limite de cette démarche est que je ne suis ni sociologue ni ethnologue. Cela peut limiter la richesse de mon examen du terrain. Je n'ai pas pu assurer une présence en permanence étant donné qu'il ne s'agissait pas de ma seule occupation d'enseignant-chercheur, mais j'ai pu venir en moyenne au moins un jour sur deux le soir, parfois en journée. J'ai par ailleurs pris régulièrement et systématiquement des photos du camp, utiles pour reconstituer son évolution. J'ai aussi analysé certaines des sources numériques disponibles (murs Facebook, site de « Démocratie Réelle »), qui demanderaient un travail analytique plus conséquent. Paradoxalement, il est en fait difficile de tout voir, même sur un espace aussi restreint. Il faut souvent changer de lieu d'observation et mener par ailleurs un travail de recoupement : des rumeurs circulaient, autant concernant les événements que les personnes.

Il a par ailleurs été hors de question de tout dire ici, en particulier parce que je ne veux pas gêner des connaissances ; j'ai voulu ici éviter la théorisation, les considérations méthodologiques détaillées, et la prise de hauteur, sauf en conclusions. Notre parti pris de rédaction a été de proposer des visualisations, des photos et des captures d'écran, qui donnent aussi une idée de l'imaginaire de l'Indigné, qui, s'il a un chez-soi (ce qui n'est pas toujours le cas !), peut suivre l'activité de ses camarades sur la Toile.

Pour s'insérer dans le collectif, il s'agit d'abord de se faire accepter ; cet objectif a été atteint. Pour cela, le « rite de passage » est de passer la nuit sur place dans le froid¹, même si c'est très éprouvant, et d'aider à résister. J'ai dû faire comprendre que je n'étais pas un « indic », désarmer la méfiance lorsque je prenais des photos, ou calmer quelques craintes quand je me présentais comme « faisant une enquête ». Mais cela a été plus rapide que prévu : « le monsieur est là depuis le début ! », « salut mon frère » m'a dit un Indigné bien abattu après une charge, « bien sûr qu'on t'accepte », « tu es trop sympa, j'aimerais avoir un prof comme toi », le fait qu'un jeune indigné communiste se soit jeté sur moi pour me faire un câlin fin novembre, telles sont quelques marques d'acceptation que je peux évoquer. Le fait d'avoir travaillé auparavant sur un sujet sociétal identifiable comme le logiciel libre a également aidé à mon insertion.

¹ On ne peut pas comprendre la situation sans prendre en compte le froid et le vent (voir plus loin).



Participation au nettoyage de la vaisselle ; participation à un groupe de discussion sur les pratiques managériales contemporaines.

J'ai été présent régulièrement, i.e. vingt jours de présence en tout pendant un mois, en général le soir lorsqu'il se passe quelque chose, ai passé la nuit sur place deux fois. J'ai été faire plusieurs fois les courses pour apporter de la nourriture et été acheter des toiles de protection en plastique, participé à la transmission d'information sur la vie de la collectivité, parlé aussi avec les policiers et avec les passants. J'ai été autant que possible présent à des AG, et groupes de travail, ai suivi les événements sur les réseaux sociaux. J'ai participé aux activités d'organisation : porter de la nourriture, faire la vaisselle, ramasser les déchets, prendre part aux formes d'oppositions à des charges des forces de l'ordre. Je devais parler avec le plus de monde possible, pour comprendre qui était présent, avoir le maximum de contacts. J'ai profité par ailleurs de mon métier d'enseignant pour donner des conseils de lecture, d'orientation scolaire, et j'ai même apporté des petits ouvrages sur demande.



Transport de la « chorba » du soir donnée par une association. Ecrition de slogans politiques à propos du gaz de schiste sur un carton.

Eléments chronologiques et sociologiques synthétiques

Ce point est utile pour prendre du recul et informer les lecteurs qui n'auraient pas suivi en détail l'affaire. J'ai dégagé à partir de mon expérience de terrain régulière et en prenant du recul trois périodes :

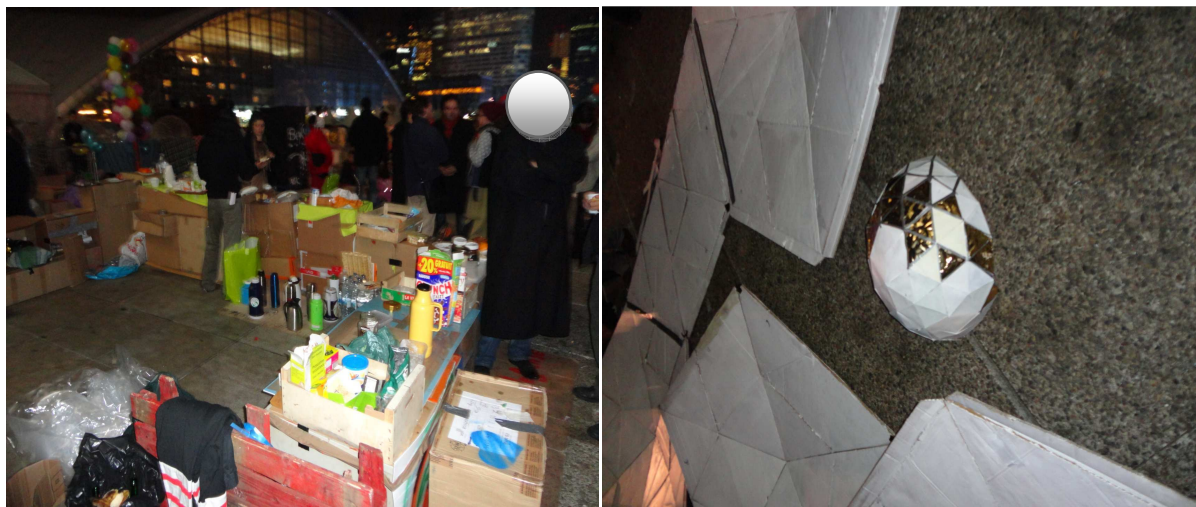
- **Du 04/11/2011 au 16/11/2011:** suite à la première soirée où les forces de l'ordre ont arraché les tentes et où les Indignés ont fini la nuit sous la pluie puis à une entrée de métro, j'ai dégagé une **phase d'installation, d'organisation et de résistance**. Il s'agit pour les Indignés de faire face aux interventions des forces de l'ordre tout en organisant une occupation qui n'est pas des plus évidentes. J'ai identifié six charges des forces de l'ordre au moins. Le commissaire ou préfet responsable de la répression a été remplacé suite à l'échec de la suppression de l'occupation. En particulier, le 16/11, le camp a été totalement rasé en fin de soirée (voir photo plus bas).



Un exemple de suivi de l'occupation et de la résistance sur Facebook.

- **Du 16/11/2011 au 27/11/2011:** suite à une plainte déposée contre les forces de l'ordre et à une médiatisation significative de leur dernière action, **une phase plus calme suit**, permettant la mise en place de projets, de discussions. Les relations avec elles sont plus pacifiques, des projets furent mis en place, l'ambiance devint plus ludique.
- **Du 28/11/2011 au 04/12/2011: une phase de désengagement.** Elle fait suite à une fête en plein air médiatisée par des tracts et surtout à la destruction par les forces de l'ordre d'un

dôme en carton (2,5 m de haut et 4 de large) conçu en cachette et assemblé par les Indignés (voir ci-dessous) dans la nuit du samedi 27/11 au dimanche 28/11. Ce désengagement progressif fit suite à l'accumulation de la fatigue, à quelques dérives (violences, perte de sens de l'occupation) et à l'arrivée prévisible de l'hiver ; le collectif perdit des membres et de sa consistance. Deux charges policières au minimum ont été observées. Après le 04/12/2012, le camp est « réduit » : il n'y eut plus de présence officielle, ce qui fut décidé en AG et permit de s'en sortir incontestablement la tête haute, mais une présence resta effective et demanda encore des efforts. On notera en particulier que les Indignés furent empêchés de circuler lors de la venue de N. Sarkozy à l'inauguration d'un élément du RER A, et des arrestations, parmi lesquelles des personnes apportant de la nourriture, eurent lieu.



La cuisine des Indignés. Une maquette du dôme et, autour, les éléments modulaires triangulaires qui le constituent.

Je propose aussi ci-dessous quelques éléments concernant les rythmes et la démographie du collectif:

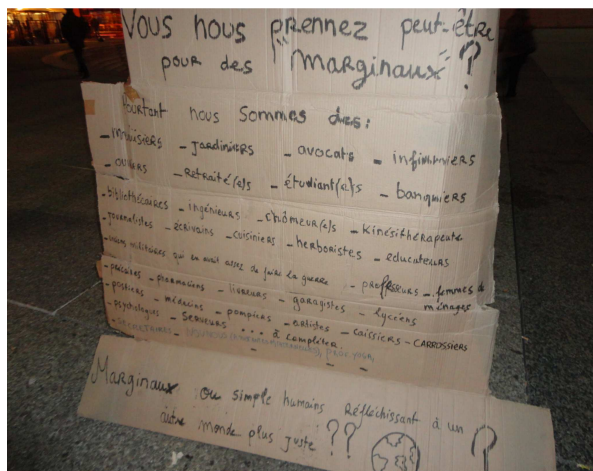
- On observait plus de monde le week-end et le soir.
- On passe de près de 800 personnes au début à une vingtaine à la fin.
- En moyenne une centaine de personnes y passait chaque jour jusqu'au 27/11.
- En moyenne une cinquantaine de personnes y passait chaque jour la dernière semaine.
- Un noyau arrivait à s'habituer à dormir plusieurs jours de suite, à condition d'admettre que cela épuise complètement.

Qui sont-ils ? Quelques éléments de sociabilité

Il ne faut pas se fier aux clichés (« hippies », « clochards »). J'ai pu constater une grande diversité sociologique tout au long de ma présence sur le terrain. Voici quelques éléments non-exhaustifs ; on y trouvait :

- Des enfants et des familles, des membres des mêmes familles.
- Des mineurs (sans autorisation des parents pour certains).
- Des étudiants, dont certains venus enquêter, comme moi.
- Des couples préexistants et qui se formèrent (« pas de frustration sexuelle dans le camp » dit l'une des Indignés).
- Des étrangers: un nombre significatif d'Espagnols, un couple de Hollandais, un Portugais, un Slovaque, une Belge...
- Des SDF et des marginaux que les Indignés se devaient d'aider. L'esplanade est en effet un territoire habituel pour les SDF et certains « voyous » ; c'est une situation que le collectif devait gérer.
- Des spécialistes de l'Internet et des NTIC, qui formaient un groupe d'experts de taille significative.

La perception des Indignés était qu'il y avait cependant « trop de jeunes » (i.e. entre 16 et 25 ans) ; certains se considéraient comme une « famille », ce qui était contesté par d'autres qui estimaient que ce sont les causes qui rassemblent, et non la familiarité et la chaleur humaine. La perception par l'extérieur était qu'il s'agit de « hippies », « d'anarchistes » ; des passants soulignèrent cependant « l'héroïsme » de leur action. Concernant les frontières du collectif, certains participants suggérèrent qu'« Occupy », i.e. l'occupation de La Défense et « Démocratie Réelle », ce n'était pas la même chose.



La photo de gauche montre un grand carton (« vous nous prenez pour des marginaux ? ») sur lequel les Indignés ont écrit leur profession. Cet artefact démontre la très grande diversité dans la population présente. Celle de droite représente l'un des « coins enfants », où ceux-ci peuvent exercer leur créativité.

Il faut avoir conscience que, malgré l'*ennui* qu'occasionne l'occupation, il s'agit d'un lieu où l'on est « bien », avec un fort degré d'entraide interpersonnelle, de dialogue, de partages d'expériences, pas seulement politiques, d'actions communes artistiques et politiques. Des liens se créèrent, dont certains perdureront. Certains avaient le sentiment de vivre quelque chose d'unique, d'historique, et de grand, au point de prendre conscience que ceux qui n'en n'étaient pas, en particulier les forces de l'ordre, les enviaient.



A gauche, des Indignés proposaient des « free hugs » aux personnes présentes, le premier jour d'occupation. J'ai pu en donner moi-même à des personnes que je connaissais pourtant à peine et avec lesquelles j'avais juste eu plaisir à discuter. A droite, des Indignés chantaient « travaille, consomme et ferme ta bouche ! » aux passants se dirigeant vers les entrées du métro. C'était l'un des moyens les plus courants, associé à l'écriture de slogans sur des cartons, de solliciter la conscience des passants. Pour donner une idée de ce bien-être spirituel, il était raconté à l'intérieur du camp l'histoire d'une cadre qui avait manqué son dernier métro, et qui fut contrainte de dormir sur place... Elle était tellement bien qu'elle eut du mal à repartir le matin. C'est quelque chose que j'ai personnellement ressenti aussi, au grand étonnement de la sociologue Anahita Grisoni qui m'avait interviewé comme militant et occupant.

Tout n'était cependant pas rose dans le camp, et les contraintes de la situation rendirent cela bien compréhensible. Il fallait subir les regards des policiers et des passants, certains n'approuvant pas l'opération ou semblant faire preuve de mépris. On comprenait vite que régnait une peur des « indic's », des policiers en civil... Il fallait gérer les ivrognes, certains SDF, les personnes excitées, comme celles animées du désir d'abandon du pacifisme pour faire une révolution qui ne se ferait jamais sans violence. Certains avaient des

comportements répréhensibles (trop boire, fumer du haschich) et fortement déconseillés ; mais les Indignés faisaient preuve de beaucoup de compréhension à cause de la difficulté de la situation personnelle de ces personnes ou de celle de l'occupation. On observe des violences verbales (accusation de « fascisme » injustifiées adressé à un Indigné et docteur ès sciences sur Internet), physiques (jets ou usages de bouteilles de bière), des attitudes déplacées (main aux fesses suivie d'un poing dans la figure « bien mérité »). Bref, il y eut des incidents multiples, mais non continus. Je me suis fait moi-même par exemple agresser verbalement, insulter et menacer de mort pour n'avoir pas voulu montrer les photos que j'avais prises.

J'ai remarqué une régulation interne des comportements, les Indignés ne voulant pas laisser à la police la résolution des violences physiques et verbales. La politique consensuelle était d'accepter tout le monde dans le camp. Mais si l'un d'eux posait problème, on lui conseillait de quitter le camp provisoirement et d'« aller quelques jours au bord de la mer ». Certaines personnes formaient une équipe de sécurité, pas toujours présente, mais potentiellement efficace, par exemple contre un fou qui était venu attaquer des gens la nuit du 27/11 après la grande charge de police contre le dôme de carton, armé d'une serpe (sic), les forces de l'ordre ayant refusé d'intervenir (re-sic)...

Occuper, dormir, et tenir bon

Occuper, c'était défendre le camp et les biens accumulés (cuisine, pharmacie, cartons couverts de slogans, couvertures...). C'est occuper l'espace en plaçant lesdits cartons le plus loin possible. Au fur et à mesure de l'avancement de l'affaire, la police faisait en sorte que cet espace se rétrécisse... C'était se protéger du froid et du vent, même lorsqu'on ne dormait pas. Certains assistaient aux AG avec des couvertures.



Dormir dans le froid devant l'arche de la Défense, c'était de l'« héroïsme » disaient des passants. La police a pris régulièrement les couvertures, les bâches, voire les couvertures de survie lors de la première phase. Occuper, dormir, c'était sentir le vent glacial et humide, la pluie, l'inconfort de dormir tout habillé pour éviter à tout prix de prendre froid ; en fait, il était *impossible de dormir plus d'une demi-heure de suite*, on était réveillé dès qu'on sortait le nez du sac de couchage par le vent fort et froid. On se réveillait au moindre son, celui du tam-tam, du rap, et autres musiques post-modernes, celui bruit du métro lointain sous les dalles dont le dessous creux laisse passer le vent glacial. On percevait dans la brume les formes fantomatiques et errantes de ceux qui restaient éveillés toute la nuit, Il fallait deux jours à temps complet pour s'en remettre. Occuper, c'était ressentir la peur, la peur des charges policières, la peur de se faire repérer par les caméras et autres dispositifs de la police qui repéraient certainement les plus endurcis, la peur de certains jeunes du coin, de certains Indignés qui pouvaient perdre la tête, des risques d'hypothermie dont on a eu vent. Certains étaient moins bien protégés que moi, n'avaient pas de boules Quies, de couverture de survie, et étaient plus fatigués ; ils arrivaient à tenir plusieurs jours de suite, voire une semaine entière au début, lorsqu'il était question de permettre au camp de ne pas disparaître. Je ne sais pas comment ils faisaient. Ils portaient avec plusieurs kilos en moins, des cernes sous les yeux ; la « relève » les remplaçait. « Un boulot à plein temps », avait-t-on plaisanté une fois.

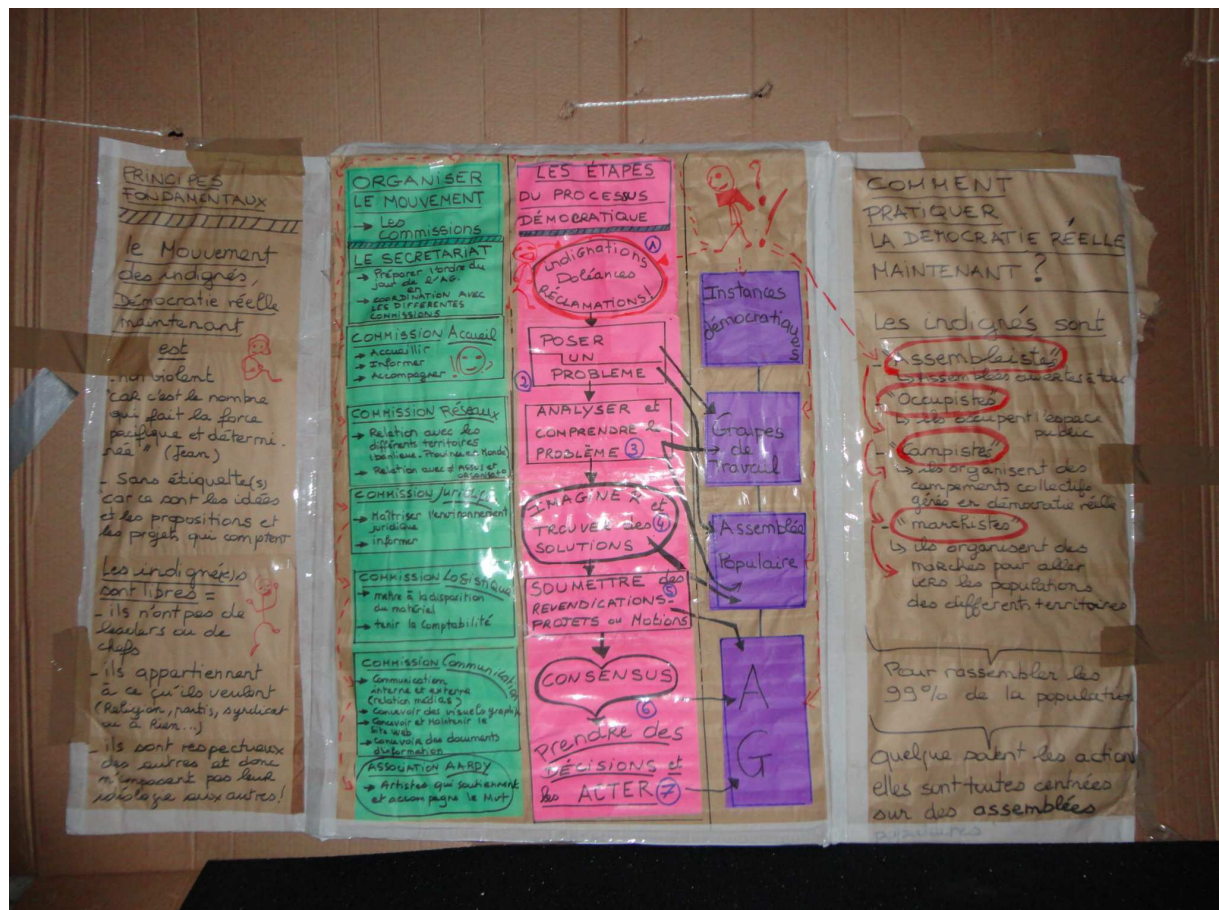
Et tout cela pour défendre, occuper, et faire passer des messages, dénoncer une situation politique et économique inacceptable.

S'organiser, gérer une situation de bien collectif

L'occupation de La Défense supposait des moyens pour tenir, et donc des apports bénévoles de nourriture, médicaments, matériaux divers, en particulier pour se protéger et pouvoir s'exprimer. Beaucoup d'Indignés contribuaient, et la coordination des besoins se fit sur place, mais aussi via Internet :



Les questions d'organisation et de gestion ne sont pas toujours abordées de façon approfondie dans l'étude des mouvements sociaux. Mais elles sont ici importantes pour comprendre la viabilité et la crédibilité d'un mouvement. Dans le cas de l'occupation de La Défense, il n'y avait ni hiérarchie ni leaders, mais des formes d'auto-organisation très élaborées et plurielles, et pas toujours claires, entre autres dans des pôles, groupes de travail, commissions. Les décisions finales se prenaient au consensus en AG qui est l'organe central mais dont le périmètre n'est pas clair : « occupy » et « démocratie réelle » ne recouvraient pas forcément les mêmes populations et les mêmes souhaits. On tentait d'empêcher l'émergence de « leaders », mais des « monopoles d'intervention » en AG ou dans l'organisation du camp et des incidents furent observés.



Ceci est une photographie du processus d'organisation. Il est parfait, au point qu'un groupe de travail a été mis en place, où j'ai été sollicité par hasard.



La photo de gauche montre l'organisation locale des volontaires, par division informelle des tâches et spécialisation. La cuisine était un élément central du camp, une zone de pouvoir et de contrôle du bien collectif plus qu'un goulet d'étranglement du processus d'organisation. La photo de droite présente des inscriptions humoristiques faisant référence à cela. On constate en revanche que la vaisselle et l'approvisionnement en eau pour la faire était difficile.

Le collectif se caractérisait par un refus réaffirmé d'accepter de l'argent; ce sujet est longtemps revenu sur la table des discussions des AG. Cependant, les Indignés n'ont que rarement eu des problèmes de ravitaillement, j'insiste.

Communiquer

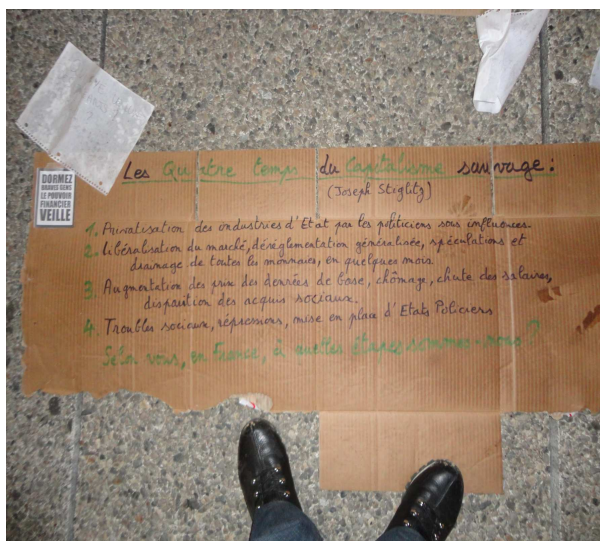
Il s'agit d'un point important : on ne peut pas comprendre le collectif sans les NTIC. L'information était une nécessité, et pas seulement à l'extérieur du camp. Il y avait des rumeurs dans le camp (la venue de N. Sarkozy, l'exagération de blessures causées par les policiers, les charges futures...) et sur Internet (propos inexacts sur Facebook). L'information sur place et la gestion de « l'accueil » furent la cause de certains mécontentements. Le manque de papier pour tracter et s'informer était un problème, ainsi que l'absence de lecture des sites Internet par les occupants. Les indignés avaient une boîte aux lettres et recevaient du courrier. Le pôle web fut confronté à une profusion d'outils (Facebook, wiki, duplication de site web...) et un manque de sécurité auxquels on tenta de remédier. On observait la mise en place d'administrateurs de pages Facebook et de sites, mais aussi la création de réseaux autonomes et potentiellement sécurisés (N-1.cc). Il y avait là une spécificité des volontaires en matière de numérique, qui formaient un vrai pôle de compétences, inhabituel dans ce collectif. Des numéros de portables de coordinateurs circulaient ainsi que des listes de diffusion ou de discussions... L'efficacité fut marquée, mais avec certaines limites tout de même.



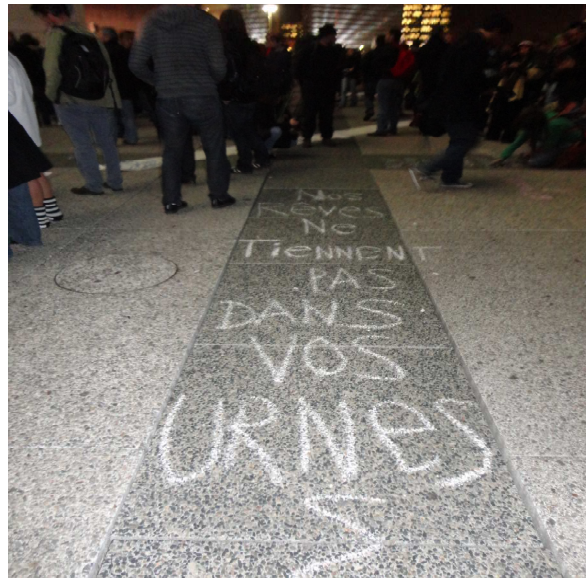
Une réunion du pôle « Web », 19h-23h, dans le froid et la fumée des pots d'échappement des voitures de police. L'accueil du camp le 11/11, à destination des passants.

On note des rapports ambigus avec les médias. Certains Indignés reprochaient la censure, l'ignorance ou l'indifférence. C'était partiellement vrai. L'existence d'une censure fut corroborée par des techniciens de M6 de passage début décembre: « on ne doit pas en parler ». J'ai noté un incident début novembre avec une journaliste de Canal + injuriée publiquement, qui rétorquait: « sans nous, vous ne seriez rien ». La médiatisation est une nécessité pour les mouvements sociaux. Les Indignés sont signalés dans la presse de gauche (*Libération*, *l'Humanité*), et la médiatisation eut une efficacité significative pour dénoncer les excès des forces de l'ordre (notamment suite au camp rasé le mardi 15 novembre).

Une autre façon de concevoir la politique



Parler de l'action politique et des idées politiques des Indignés est très difficile en si peu de lignes et notre propos ne relève pas de la science politique. Concrètement, elle se faisait dans des réunions de plus de trois heures dans le froid, ce qui rendait la politique concrète très difficile. Les Indignés parlaient de tout, de finance, d'écologie, de l'intérieur des entreprises. Certains allaient jusqu'à prôner la suppression de la monnaie, certains évoquaient leurs malheurs dans leur travail, d'autres reprenaient les propos d'économistes « raisonnables » et médiatisés comme Stiglitz (photo de gauche ci-dessus).



J'ai observé de façon récurrente une opposition appuyée au régime de N. Sarkozy (photo de gauche ci-dessus). Leurs desiderata étaient diversifiés et bouillonnants, mais un consensus existait sur l'insuffisance de la démocratie par les urnes (photo de droite ci-dessus). Une synthèse serait difficile ; elle a été demandée par « Les Inrocks » sous la forme de 15 propositions. Politiquement, ils sont plutôt orienté à gauche (des Anarchistes, des membres du Front de Gauche, du NPA furent repérés...), même si les Indignés se défendaient de parler de politique « institutionnalisée » et de s'y référer. Je n'ai trouvé personne de « droite ». Un des Indignés s'est vu rapprocher du courant d'Alain Soral mais s'en est défendu. Cette façon de faire était une faiblesse reconnue par beaucoup de membres du collectif malgré une créativité évidente. Le rapport à la politique est complexe, entre un « ils ne nous représentent pas » et un intérêt pour des questions sociétales et les événements en cours. J'ai observé peu de création de liens avec d'autres formes institutionnelles ou d'action collective ; il s'agit seulement des Altermondialiste du G20, d'Avaaz, et des Anonymous.

Gérer les forces de l'ordre

J'en arrive à présent à l'un des aspects les plus délicats de notre sujet, mais qu'il est impossible de passer sous silence. J'insiste sur sa complexité, qui, malgré des tentations qu'on peut aisément comprendre, surtout venant des victimes, ne doit ni être traité de façon

manichéenne, ni avec complaisance. C'est par ailleurs l'un des sujets de sociologie les plus difficiles, autant en ce qui concerne la posture du chercheur, les contraintes pesant sur les personnes interrogées, qu'en ce qui touche à l'accès restreint à l'information.



Camp totalement rasé le 15/11 au soir. Une intervention de police le 11/11, à mon réveil.

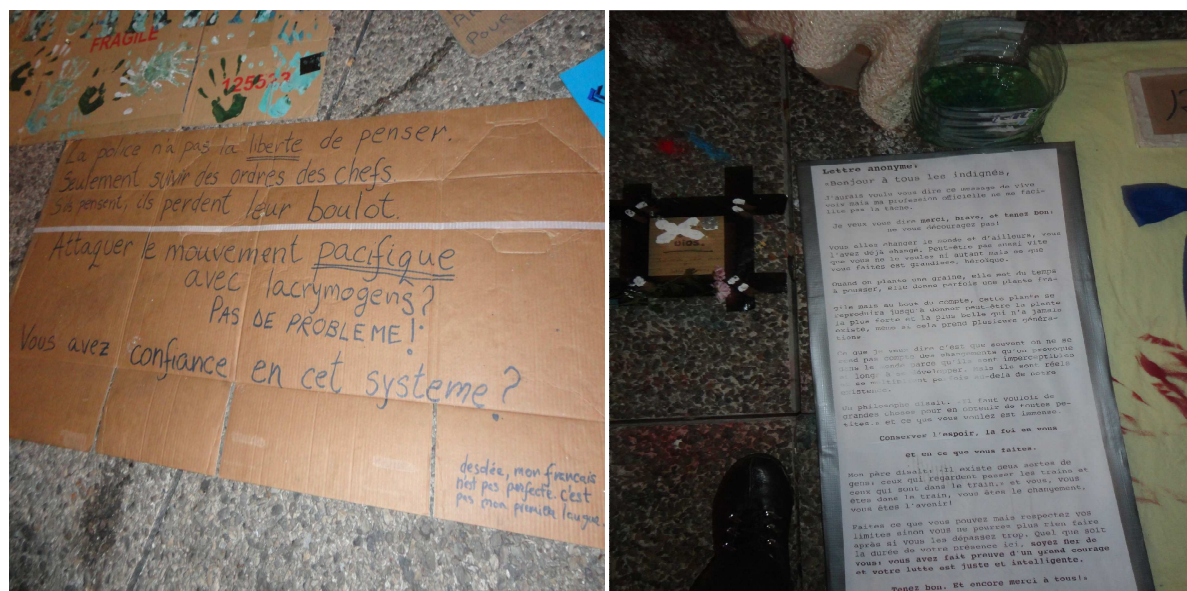
La police, en effet, est intervenue plusieurs fois de façon musclée pour enlever les premières tentes ou ce qui dépassait en hauteur (au dessus d'un mètre), détruire totalement le campement et entreposer ses restes, ou emporter toute bâche, toute tente ou toute protection. Les Indignés devaient dormir avec pour seule protection une couverture de survie, et parfois des plastiques achetés chez tel ou tel Bricorama. Les Indignés étaient surveillés avec une intensité extrême. J'ai su indirectement par une fuite qu'il y avait 400 caméras surveillant les Indignés sur le site de La Défense. Un membre des forces de l'ordre se disait capable devant un Indigné de savoir le nombre de cigarettes restant dans son paquet de cigarettes, et de deviner juste.

Outre les nombreuses interventions de petits groupes, j'ai répertorié huit interventions significatives des forces de l'ordre, dont deux au moins de très grande ampleur (une centaine de CRS et autres)... J'ai vécu trois charges, participé à deux tentatives d'obstruction. J'ai pu comprendre que des **dérives épouvantables** eurent lieu: blessures, vols, vandalisme, par exemple destruction des « bibliothèques » improvisées dans des cartons. Des membres des forces de l'ordre ont piétiné ou détruit d'après des témoignages les médicaments de la grosse « pharmacie » des Indignés ; et, lorsqu'on leur demandait pourquoi ils ne gardaient pas cela pour ceux qui pourraient ailleurs être dans le besoin, ils rétorquaient que « c'était les ordres »... Les justifications étaient contestables (salubrité du lieu) et des plaintes furent déposées contre les forces de l'ordre. Des étrangers sur place savaient que cela n'était pas ainsi qu'on faisait dans leur pays où les Indignés étaient aussi présents ; les Indignés hollandais disaient : « est-on encore en Europe? ».



Cette capture d'écran montre que les interventions policières étaient très médiatisées, par les Indignés eux-mêmes. Je reste persuadé qu'elles renforçèrent la détermination du collectif. Les gens revenaient dormir pour dire qu'ils voulaient résister (« on est vénère »). C'est ce que j'ai fait, dans cet état d'esprit, par exemple le 16/11 au soir.

Les forces de l'ordre obéissaient aux ordres. Mais on sait clairement qu'un nombre significatif d'entre eux étaient très mal à l'aise lorsqu'on leur demandait d'attaquer un mouvement pacifiste dont ils partageaient certaines des revendications.



A gauche, je montre un carton des Indignés qui interpelle les forces de l'ordre, en particulier en ce qui touche les liens entre leur comportement et le système qu'ils dénonçaient. A droite, voici une photo d'un message de soutien anonyme, d'un policier qui est venu encourager les Indignés, habillé en civil. Il y en a qui sont venus parler « après être intervenus ».

Les témoignages édifiants sont multiples et concordants: tel membre des forces de l'ordre acheta des croissants auprès d'un tenancier du coin et demanda à ce qu'ils soient apportés de façon discrète. Un autre manifesta son approbation oralement avant d'être entendu de son supérieur qui lui assura qu'il ne pourrait plus faire partie des forces de l'ordre. Un autre émit en pleine action des excuses le premier jour, d'autres des excuses après en civil. Certains « craquèrent », pleurèrent, et durent être remplacés. Les rotations étaient rapides...

D'autres comportements plus amènes sont observés. L'un avec lequel j'avais « discuté socio-économie du camp » et à qui j'avais appris une autre fois ce qu'il faisait là exactement (!) revint me saluer la troisième fois, et s'étonna que je ne le fis pas immédiatement la quatrième. D'autres s'intéressaient à une cause qui me tient à cœur, la lutte contre l'exploitation des hydrocarbures de schistes. « Excusez-moi, il faut que j'y aille », dit avec détachement un CRS avec lequel je discutais, et je compris qu'il devait rejoindre la « charge », que cela allait chauffer et je courus prévenir les camarades. « Chat signalé ! » lance un autre dans son talkie-walkie après avoir aperçu un matou qui s'enfuyait. Certains n'étaient pas aimables lorsque je posais des questions, me suggérant que j'avais tort d'en poser.

Par ailleurs, les Indignés savaient gérer les faiblesses d'adversaires pluriels (et bien perçus comme tels). Ainsi, ils savaient la différence entre CRS, police et gendarmerie, avec raison, celle-ci arrivant un jour à obtenir de ne pas charger.



On a ci-dessus à gauche des forces de l'ordre bloquées par un groupe d'Indignés (dont moi) assis à terre, les jambes et les bras entremêlés. Certains tentèrent de désarmer par le pacifisme et l'humour, par exemple en disant « c'est sympa d'être venus, mais qu'est-ce que vous voulez?? », ou, comme l'Indigné avec le cageot à gauche, de leur proposer des fruits sur « la ligne de front ». A droite, la photo montre des installations de protection contre le vent, conçues à partir de supports de palettes tirés des rebuts des supermarchés du coin. Cette technique avait été enseignée par les Indignés Espagnols sur place. Ces éléments étaient trop voyants et hauts pour la police, qui les a détruits. Par la suite, les Indignés se sont adaptés en

aplatissant autant que faire se peut le camp. J'ai pris note de tactiques de diversion: simuler une émeute, faire entrer des cartons pas intéressants pour attirer la police, et faire entrer les matériaux intéressants par un autre endroit, faire parler les policiers, proposer du café, chanter et marcher « à la queue leu leu » devant un barrage policier. Il existait aussi une commission juridique (parfois décriée) et surtout une aide juridique d'avocats militants et résolus, mais invisibles sur le terrain ou sur le Net.

Conclusions et ouverture

Pourquoi ce camp a-t-il tenu si longtemps? C'est un quasi-miracle. Des facteurs conjoncturels sont à prendre en compte, en particulier le temps assez clément ; on peut dire avec humour que les Indignés auraient bénéficié du réchauffement climatique qu'ils dénonçaient. Je répète qu'on ne peut pas comprendre le campement sans prendre en compte le climat. Le froid, la pluie et le vent peuvent être terribles, comme ce fut le cas de la tempête du 04/12/11 au soir ; et cela aurait pu être pire. D'autres éléments sont à prendre en compte. Il s'agit de la taille réduite du groupe, qui a certainement aidé à ce que le ravitaillement ne soit jamais problématique, sauf deux fois, l'une à cause de la police, l'autre suite à la « disparition » de nourriture dans la cuisine. La récurrence des attaques des forces de l'ordre aurait motivé à résister paradoxalement (« on est vénère »). La gestion de la relation avec les forces de l'ordre a découragé partiellement ces dernières. La présence d'un petit noyau déterminé (la cinquantaine de personnes déterminées du premier jour, puis les alter du G20, les Espagnols qui avaient de l'expérience) fut essentielle, ainsi que la « spiritualité » et le caractère chaleureux du collectif. La régularité des AG et des groupes de discussions, l'usage d'Internet pour l'organisation, la communication par l'usage massif des réseaux sociaux a largement contribué à souder le collectif sur la durée. La prise de conscience du succès initial inattendu et de l'impact médiatique a créé un effet d'entraînement. Cela n'a pas empêché les conflits, les moments de crise, de remise en cause du pacifisme, de doute et de découragement...

Les résultats de l'occupation sont contrastés, mais il ne saurait être clairement question d'échec, comme on a pu l'entendre dans certains médias. Les Indignés ont tenu un mois entier, et la « réduction » du camp permit de s'en sortir la tête haute. Ce fut un succès médiatique conséquent, malgré des limites (censure). Le mouvement a essaimé ailleurs en France (émergence d'autres lieux d'occupation ou « marches ») à cette occasion. Le renforcement d'un réseau (national, international) est plus que probable. C'est aussi une première expérience politique intense pour beaucoup, et la constitution d'un vivier de militants pour d'autres projets, parmi ceux que proposèrent les Indignés par la suite, mais aussi ailleurs (assemblées locales du Front de Gauche peut-être). Mais nombre de militants furent très probablement fichés. Il s'agissait d'une expérience collective très forte, caractérisée par le bonheur et le bien-être. Des actions multiples furent entreprises, mais elles montrent certaines limites en matière de vie collective et le temps passé à "tenir" a limité la productivité politique. Par ailleurs, suite au dépôt de deux plaintes (après le camp rasé du

mardi 15/11 et suite à la destruction du dôme le 27/11) et la diffusion numérique de témoignages, une partie des forces de l'ordre sortit de l'affaire avec une image médiatique désastreuse. Un des effets du camp a été de montrer de quoi certaines forces de l'ordre sont capables, ce qui a fait réfléchir sur le régime politique en place à l'époque². L'occupation a été aussi une preuve qu'on peut résister même dans des circonstances difficiles. Qu'en sera-t-il, ailleurs, avec un temps plus clément ?

² Pour le chercheur, c'est un terrain crucial et inattendu pour mieux comprendre l'état d'esprit de la force publique (opposition marquée et silencieuse à la hiérarchie, désir de nous rejoindre, franc dégoût et mauvaise conscience) sous le règne de N. Sarkozy.